

## Pensées nomades. Penser nomade<sup>1</sup>.

M. Singleton  
Laboratoire d'Anthropologie Prospective  
UCL

Pour certains de nos contemporains, non seulement l'humanité irait en se sédentarisant toujours davantage, mais la sédentarité, citadine et civilisée, serait le sens même de l'évolution humaine. Suite à trois millions et demi d'années d'errance plus ou moins obligée, l'homme a enfin pu s'enraciner, il y a à peine 10 mille ans, dans les premières communautés sédentarisées du Proche Orient – et la Jéricho terrestre<sup>2</sup> d'anticiper sur la Jérusalem céleste. Depuis cette Révolution Néolithique, les sédentaires se sont cantonnés à demeure dans des lieux d'habitation cadencés et croissants : du hameau préhistorique à la mégapole postmoderne en passant par la ville moyenâgeuse, en attendant la colonisation des planètes, on assiste à la fixation de l'espèce dans l'espace. Pour la majorité des esprits modernes (des sédentaires, justement), ce processus est civilisateur, porteur de Progrès. Mais de l'avis de quelques mutans marginaux, il pourrait s'agir d'un Projet d'enfermement massif (Foucault)<sup>3</sup>. D'abord minoritaires, les stabilisés devaient se protéger contre des bandes de maraudeurs restés nomades, puis, ayant mis ces derniers au pas, les citadins ont pu, de siège en siège, rivaliser entre eux pour, enfin, se retrouver tous de nos jours au-dedans des murs d'un même Village Planétaire<sup>4</sup>. Plus de nomade à l'horizon. L'Humanité entière, saine et sauve, *intra muros!* Le nomadisme comme mode de production et de reproduction humain aura vécu. Et même si certains privilégiés continueront à bouger, le mobile de la mobilité dans un monde mondialisé ne sera plus du tout forcément nomade. Le touriste d'une semaine n'est pas plus un migrant que le cadre qui change souvent de cadre n'est un bédouin.

Et c'est vrai qu'à première vue, la fin de la phase transhumante de l'humanité semble s'annoncer pour bientôt. En Afrique profonde, les peuples pasteurs ne bougent plus beaucoup et les hordes de Tartares, déferlant de leurs steppes désertiques, se font plutôt rares aux portes de villes de l'Asie centrale. C'est vrai aussi que les autorités sédentaires jettent de plus en plus de bâtons dans les roues des gitans et voudraient bien que les SDF se fixent quelque part. A peine obtenu à l'Est, le droit de quitter son pays se voit réduit à néant par la fermeture des frontières de la forteresse Europe. « Sans papiers ? on ne bouge pas ! » Débarquer définitivement au Nord en provenance du Sud, il ne faut plus rêver ! Quant à une émigration Sud/Sud, le refoulement des Burkinabés de la Côte d'Ivoire ou l'expulsion des Ghanéens du Nigeria, montre que l'hospitalité des sédentaires, toute proverbiale qu'elle soit, atteint vite ses limites. La mobilité sociale ? Sûrement pas pour tout le monde ni tout le temps. Le système social spécifique à la sédentarité tend aussi rapidement qu'inéluctablement vers une stratification stabilisée : des ordres de l'Europe moyenâgeuse aux classes de la société postmoderne en passant par les castes de l'Inde contemporaine - chacun (surtout s'il est pauvre, ignorant ou souffrant) à sa place... sur place.

Face à cette immobilisation menaçante, les nostalgiques d'un nomadisme dépassé pourraient être tentés de prophétiser le pire pour leurs descendants. Condamnés à végéter *in situ*, reliés virtuellement entre eux grâce au « progrès » de l'électronique, ils se mueraient en boules de graisse – le rêve néoplatonicien d'un Origène devenu un cauchemar effectif ! Après tout, faute de s'en être servie, la baleine ne s'est-elle pas retrouvée avec un pelvis rudimentaire ? Les pensées de nos corps, rivés à leurs petits écrans, sédentarisés à tout jamais, ne risquent-elles pas aussi une stagnation stérilisante ? Des esprits moins pessimistes songeront à une mobilité accrue, faite de voyages au moins virtuels et à des changements, aussi rapides que répétés, d'orientations vitales (d'une activité professionnelle ici à une autre là-bas, d'une famille décomposée à une famille en recomposition, d'une pratique philosophique à la suivante...). Mais écouté de près, ce discours béat sur une mobilité d'un type nouveau sonne

---

<sup>1</sup> Une version abrégée (mais pas censurée !) de ce texte a été publié dans la revue *Spiritus*, n° 163 juin 2001.

<sup>2</sup> On sait que les premiers archéologues de la Palestine croyaient avoir localisé dans les fouilles de Jéricho la première ville de l'histoire. Aujourd'hui c'est plutôt vers l'Anatolie qu'ils se tournent cf. J. Cauvin, *Naissances des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, Flammarion, 1997.

<sup>3</sup> Je mets entre parenthèse les maîtres à penser à qui je dois la plupart de mes pensées.

<sup>4</sup> Selon les derniers calculs parisiens, notre espèce ne serait encore qu'à mi-chemin de son parcours vital. Si avec Fukuyama la Fin de l'Histoire est déjà arrivée, ça ferait 3 millions et demi d'année à tourner en rond ensemble sans changement radical dans notre situation de sédentarisés raisonnables. Cette même perspective de la longue durée rend problématique aussi la prétention des Grandes Religions actuelles d'avoir dans leurs Révélations respectives de quoi meubler les esprits jusqu'à la fin des temps (au moins humains). Au XVII<sup>e</sup> siècle, des savants, tant laïques que chrétiens, qui avaient calculé le commencement du monde à 4000 ans, croyaient aussi qu'il touchait à sa fin. Dans ces circonstances il était crédible de croire que l'exhaure exégétique du Dépôt de la Foi pourrait ne pas être achevée avant le retour du Seigneur. Mais est-il encore plausible de prétendre que la Bible puisse continuer à donner à penser à fond jusqu'en l'an 3.500.000 ?

le glas de tout projet véritablement nomade. Car dans la mesure où elle est purement personnelle et bien régulée, cette mobilité haut de gamme, projetée par l'idéologie néo-libérale triomphante, s'arrime à un fond de valeurs et de visions stabilisé à tout jamais. Les seuls déplacements approuvés par la mondialisation auront lieu en fonction des intérêts des pouvoirs établis – même si, pour les justifier, l'invocation rituelle d'un Bien Commun utopique reste de rigueur. Il ne faut pas confondre les transferts restreints et réglementés de certains Grands sédentaires (et des petits qui les servent), avec le transport extatique et incessant de l'âme nomade. Troquer son poste de Ministre de l'Intérieur contre celui des Affaires Etrangères, changer de Direction (de PDG de Renault devenir le patron d'Alcatel), ou quitter son diocèse pour rejoindre la tête d'une dicastère romaine, n'est pas, à proprement parler, nomadiser, mais entrer tout simplement dans la danse, bien minutée, des sièges du pouvoir. Ce genre de déplacement n'a plus rien en commun, d'un côté, avec les mouvements de masses désordonnées qui caractérisent les flux migratoires de nos jours, ou, de l'autre, avec les mouvances marginales du genre « New Age Travellers » ou les fuites en avant philosophiques vers l'invention des alternatives à l'immondialisation en cours.

\* \*  
\*

En freinant à temps après cette entrée en matière accélérée, il devient possible de clarifier à la fois les « en soi » respectifs des phénomènes du nomadisme et de la sédentarité, ainsi que de l'irréductible incompatibilité des intentionnalités qu'ils véhiculent. Le nomadisme ne fut pas un pis aller et il n'est pas nécessité faite vertu. On se tromperait totalement en imaginant que le nomadisme fut une imposition de la Préhistoire là où la sédentarité serait une proposition de la Modernité. Si « être nomade ou ne pas être nomade » est la question des questions, c'est que le nomadisme représente, tout d'abord et autant que la sédentarité, une option et une optique de l'esprit, et seulement ensuite un mode de production ou de reproduction matériel (Godelier). Chez l'homme, même primitif ou préhistorique, la mentalité prime sur le milieu. Le bœuf avant la charrue : l'habiter précède l'habitat, qu'il soit nomade ou sédentaire. De toute évidence empirique, les habitudes familiales associables à l'habitat transhumant (du wigwam indien au motorhome gitan en passant par l'abri pygmée) ne peuvent que différer de la vie de famille au château, en banlieue bouygués ou en building HLM. Mais puisque le Mbuti nomade vit à côté de Bantous sédentarisés, « être Pygmée » loin d'être le fait de la forêt équatoriale, répond à un pli de l'esprit<sup>5</sup>. Avant d'être sur le terrain, tout se projette dans la tête. Si le nomadisme existe objectivement, il l'est, comme n'importe quel autre objet, à titre d'objectivable objectivé par un objectif.

Nomadisme et sédentarité ne s'opposent donc pas en termes de « mobilité totale » versus « immobilité absolue », mais en fonction de la valorisation ou de la dévalorisation de la liberté primordiale de mouvement permanent. Certes le nomadisme historique n'a jamais été une fuite éperdue en avant. La chasse-cueillette ne fut pas du vagabondage<sup>6</sup>. Pas moins que l'animal, l'humain ne se conjugue sans territoire. Le nomade ne transite pas dans un « no man's land » permanent. A proprement parler (puisque "nomade" vient du grecque pour "pâturer") le nomade serait même un pasteur, un parasite professionnel des troupeaux qui, même à peine domestiqués comme les rennes de Laponie, suivent des parcours habituels. De toute façon, loin de représenter une phase par laquelle l'humanité tout entière aurait transité, le pastoralisme n'est qu'un mode de vie relativement récent et excentrique. Les nomades de notre imaginaire contemporain, de nos manuels scolaires et de nos dictionnaires illustrés, errant éternellement en marge des sinécures sédentaires, relèvent, en grande partie, de la fiction pure et simpliste. Des groupes humains (et encore moins des individus isolés), ont-ils pu subsister sans établissement aucun, se déplaçant continuellement, talonnés par les urgences d'une autosubsistance des plus aléatoires et ardues ? A la limite et paradoxalement, ce n'est que de nos jours et dans nos sociétés civilisées qu'on peut rencontrer de véritables vagabonds tels que décrits (et décriés?) par la loi, c'est-à-dire des individus qui, tout en n'étant pas des forains ou assimilés, divaguent sans cesse et sans domicile fixe sur le territoire national. L'individu est un produit de la modernité.

---

<sup>5</sup> Loin de moi, néanmoins, toute idée d'une Ame de nomade, dont les peuples de l'histoire ne seraient que des avatars accidentels – à l'instar des femmes et l'Eternel Féminin. La notion du Peul, pasteur ontologiquement immuable, qui a servi à l'époque coloniale à donner bonne conscience à certains administrateurs de ne rien faire pour aider ces peuples marginalisés à en sortir mieux, est démentie par la volonté précipitée de certains peuples transhumants de profiter de la conjoncture actuelle en Afrique pour se sédentariser. Notre plaidoyer pour un certain nomadisme laisse toute liberté aux nomades effectifs de se stabiliser comme bon il leur semble. Un autre cliché à conjurer serait celui des nomades comme « Naturvolk », d'un peuple près de la Nature. Néanmoins, si la culture nomade n'est pas moins construite que la civilisation sédentaire, le rapport du nomade au milieu naturel peut paraître plus proche et respectueux de l'altérité parahumain que celui nettement plus éloigné et exploitateur du sédentaire.

<sup>6</sup> Cf. *The Encyclopedia of Hunters and Gatherers*, edited by R.B. Lee & R. Daly, Cambridge, CUP, 1999.

Le peu qu'on sait sérieusement des peuples nomades<sup>7</sup> nous invite à réviser à fond nos clichés à leur égard. Il y a des cartes qui campent, sous la forme d'immenses directions fléchées, la sortie de l'Humanité de l'Afrique via l'Égypte, suivie par sa dispersion à droite et à gauche sur la Terre ; il y a aussi des schémas qui montrent des mouvements, tout aussi massifs et unidirectionnels, des ethnies migratoires à l'intérieur des continents. Mais en réalité, aucun peuple, même le plus primitif, n'a pu passer, de manière aussi linéaire que continue, du point A au point B au point C... jusqu'à épuiser l'alphabet au bord des océans ou devant d'autres barrières infranchissables. Ces simplifications saisissantes de l'expansion spatiale de l'espèce humaine, induisent l'impression que les pionniers du peuplement de la planète n'avaient qu'à suivre les pointillés afin d'arriver à leur destination définitive : un point de non-retour où ils se devaient de prendre enfin racine, faute, de toute façon, de pouvoir rebrousser un chemin déjà rempli par leurs suivants!

En fait de remplissage de l'espace utilement disponible, même en marche, les hommes s'y sont pris de moult manières. L'histoire fait état de très peu de cultures fuyant en avant en permanence, poussées dans le dos par Dieu sait quelle force mystérieuse ou aimantées par l'espoir d'un eldorado éternel<sup>8</sup>. Extrapolant à partir de la gestion de l'espace par les chasseurs et les cueilleurs connus de mémoire d'homme, voire des pratiques des primates, grands et petits, on peut se faire une idée plausible de ce que fut la règle générale en la matière *in illo tempore prehistorico*. Le vivant type mais concret ne vit pas dans un Environnement Global ; l'homme de chair et de sang (Unamuno) ne voit pas la Terre comme un Tout. Ces vues d'Ensemble sont le fait des philosophes anciens et des savants contemporains. L'individu existant, de la plante à l'homme en passant par l'animal, se donne **son** milieu vital en permanence. Chaque matin à 6h.30, j'ouvre la porte de notre véranda pour le petit chat noir abandonné que mes enfants ont recueilli : il regarde d'abord à droite vers le chien méchant des voisins, il descend ensuite un escalier pour traverser précautionneusement la bille de chemin de fer qui fait office de pont sur une mare ornementale (où il lui est arrivé de tomber) et, avant d'aller voir dans le cabanon du fond du jardin s'il ne s'y trouve pas une souris ou deux, il fait ses crasses dans le parterre – ce matin il a même su profiter de la terre meule au pied d'un rosier que j'avais planté la veille. Une heure après, j'embarque mes filles dans la voiture pour les déposer au collège d'Erpent, faisant attention au démarrage de ne pas écraser, dans l'obscurité hivernale, la voisine qui, toute de noir vêtue promène son gros chien noir à l'heure de notre départ ; une fois passé en dessous du viaduc de Beez, je me mets résolument à gauche, en dépit des appels de phares des jeunes chauffards qui me (pour)suivent, car je sais que je vais devoir monter le Val d'Erpent – je sais aussi depuis hier que la Compagnie des Eaux y travaille et que j'aurais intérêt à freiner à temps avant de traverser la tranchée, mal remblayée, au milieu du chemin. A l'instar de mon chat, je suis capable de modifier mon programme au vu de facteurs inédits.

Le local de tout ce qui se meut est ainsi fait à 90% de et par des parcours personnels et quotidiens, en fonction d'une préprogrammation particulière, capable d'intégrer des facteurs inédits. Le global n'est pas un agrandissement organique du local – qui change d'échelle, change d'essence<sup>9</sup>. Si, en bonne théorie systémique, les parties ne peuvent jamais se gonfler jusqu'à prendre la forme du Tout qu'elles intègrent, on trouve souvent, de fait, des parties assez gonflées pour se prendre pour leur Tout. C'est d'ailleurs ce qui se passe sous nos yeux. La sédentarité certaine, mâtinée d'une certaine mobilité, préconisée et mise en œuvre par les magnats de la mondialisation, loin d'abonder dans le sens même de la marche du monde, ne sert que les intérêts d'un marché local, inféodé au paradigme du profit personnel à tout prix. Le phénomène abstrait de la globalisation (fait entre autres des moyens de télécommunication et de transport accélérés) est une chose, tout autre chose est une actualisation de ces possibilités au service d'instances qui se disent internationales et multinationales, mais qui sont de fait partielles et partiales. A quoi bon monter sur l'autoroute de l'information si on n'a qu'un vélo et surtout quand elle mène à sens unique vers une Pensée tout aussi unique ? Ne vaut-il pas mieux, pour soi-même et éventuellement pour tout le monde, continuer à nomadiser à côté et même dans une toute autre direction ?

Ceci dit pour rappeler que la mobilité effective des hommes existants est un fait social total (Mauss) qui, en tant que tel, a lieu en fonction des rapports de force et donc, forcément, d'apports forcés. Si la description *topographie* des mouvements migratoires peut être faite en innocence de cause, le discours *topologique*, lui, ne

---

<sup>7</sup> Au niveau des sciences sociales on peut constater le même phénomène de sélectivité qu'on a pu reprocher aux sciences naturelles : là où les biologistes se sont rués sur l'étude des animaux sympathiques (préférant de loin les baleines aux araignées) les anthropologues se sont concentrés sur les ruraux sédentarisés, délaissant les groupes nomades – qui sont, à vrai dire, souvent difficiles d'accès et surtout de suivi.

<sup>8</sup> On pense aux Guarani, peuple « messianique » du Brésil où à des peuples navigateurs, tels que les Vikings ou les Mélanésien.

<sup>9</sup> Cf. notre « De l'espace local à l'espace mondial : changement d'échelle ou changement d'essence ? » chp. VI in *L'Éthique de l'espace politique mondial : métissages disciplinaires*, (dir. K-L. Giesen), Bruxelles, Bruylant, 1997.

peut qu'être engagé. Dire que « les X qui étaient au point A se trouvent maintenant au point B » ne veut rien dire tant qu'on n'a pas dit si les X se retrouvent ou pas en B ! Personne ne peut lire une carte sans avoir non seulement un « mental map » en tête<sup>10</sup>, mais surtout sans vouloir emprunter une direction morale. Ce n'est que de manière analytique que la mobilité proprement humaine peut être découpée en trois volets artificiels : matériel, moral et métaphysique. Tout mouvement de fait est intégralement « mystère » et à ce titre ne fait pas « problème » (Marcel). La plupart du temps, la plupart des acteurs n'imaginent pas (et encore moins prétendent pouvoir gérer ou devoir s'orienter vers) un espace indéfiniment ouvert dans une seule et unique direction. *Andante moderato*, tel fut le mot d'ordre des grappes humaines les plus mobiles de l'histoire avançant *in Terra incognita* ; *andante accelerato* devrait être la devise des esprits nomades s'aventurant dans les espaces vides au delà des frontières fixées par la modernité.

L'archéologie des premières fondations stables de l'humanité, associées à la naissance des modes de production culturels<sup>11</sup>, risque à son tour d'inculquer l'illusion d'une sédentarisation aussi subite que solide. L'agriculture pratiquée à partir des premiers villages de l'Anatolie était sûrement moins stabilisée qu'elle ne le fut, mettons, à l'époque féodale chez nous. Il faut avoir vécu et même cultivé avec des « agriculteurs sur brûlis » (comme j'ai pu le faire moi-même<sup>12</sup>) pour se rendre compte que des peuples bougent souvent « à l'insu de leur plein gré » selon une expression désormais consacrée ! Soupçonné d'avoir téléguidé des serpents sur les habitants d'un village socialiste, rival du mien, j'ai dû quitter Mapili (un bled perdu au milieu de la brousse tanzanienne) fin 72. J'ai pu y retourner, le temps d'une journée, vingt ans plus tard. Les gens habitaient toujours Mapili... mais ils se retrouvaient dix kilomètres plus loin, vivant dans les « mêmes » cases au milieu des « mêmes » champs de maïs, en bordure de la « même » forêt environnante. Avant que son surpeuplement ne l'oblige à se figer sur le sol, l'Europe s'est sans doute peuplée imperceptiblement de la même façon. Le temps d'épuiser les ressources sur place, nos ancêtres se sont concentrés en un lieu propice pour essaimer tôt ou tard, un peu plus loin, graduellement ou d'un coup (à cause d'un milieu devenu soudainement malsain suite à une épidémie ou des sorciers). Par certains côtés et paradoxalement ce genre d'agriculteurs serait plus mobile (du moins à terme) que les pasteurs typiques, qui ne font que des allers et retours relativement restreints, transhumant régulièrement sur les mêmes parcours, parfois des siècles durant.

\* \*  
\*

Si nous nous sommes attardé à rectifier l'imaginaire spatial simpliste d'une expansion linéaire d'un point de départ déprécié (autrement pourquoi le quitter ?) vers un point d'arrivée apprécié (autrement pourquoi y rester?), c'est qu'il s'articule à une vision tout aussi équivoque du temps. Un certain type d'esprit ne supporte pas l'idée que le nomadisme soit autre chose qu'un pis aller provisoire. La création tout entière ne serait qu'un mauvais moment à passer entre deux éternités. Le Paradis retrouvé sera tout aussi sédentaire que le Paradis perdu. Déjà dans les années trente, Teilhard de Chardin affirmait que la crise de l'énergie était foncièrement spirituelle. Selon lui, aurait beau trouver des solutions à la pénurie croissante des fuels fossiles, la force motrice de l'anthropogénèse tomberait immédiatement et définitivement en panne sans la certitude d'une Issue finale. Sans pouvoir écrire d'emblée et souscrire d'office à un Point Oméga, l'humanité n'aurait jamais esquissé son alpha initial. Sans Fin, pas d'Histoire possible. Sans But, pas de Mouvement non plus.

Mais c'est justement face à ces majuscules musclées, à ces sommations péremptoires, que l'épaisseur empirique du phénomène nomade nous donne le plus à penser. Et s'il y avait des histoires plutôt qu'Une Histoire, des déplacements locaux, mais pas d'Emplacement Global ? Certes depuis que le paradis est en avant et pas derrière nous, personne ne songe plus à revenir en arrière ou à remonter le temps. Depuis que « progresser » ne signifie plus tout simplement « mettre un pas devant l'autre », mais monter toujours plus haut, rester sur place en attendant le Retour Eternel du même (Eliade), n'a plus beaucoup de sens. Mais de là à conclure à la nécessité d'un Progrès Infini ou d'Arrêt Absolu, c'est un pas qu'un esprit nomade ne se sent pas obligé de faire. Bien que ces extrêmes se joignent, voyons d'abord ce qu'il en est logiquement de l'idée d'un Progrès Infini qu'un certain type de sédentaire voudrait associer à sa sédentarité.

Vu de près, un Progrès Infini est aussi impossible que le *perpetuum mobile*. Il est même une contradiction dans les termes, aussi absurde intrinsèquement que la bombe atomique propre. En effet, du moins logiquement, qui

---

<sup>10</sup> Une longue méditation sur la mobilité humaine ne pourrait pas faire abstraction aussi bien de notre incarnation dans un corps propre que de notre incorporation dans une culture concrète.

<sup>11</sup> A. Testart a montré qu'une sédentarisation notable peut avoir lieu sans agriculture, Les chasseurs-cueilleurs : ou l'origine des inégalités, Paris, Société d'Ethnographie, 1982.

<sup>12</sup> Cf. « Prêtre ouvrier=Prêtre *ujamaa* ? » Spiritus, 61, 1975, pp.427-436.

sait qu'il n'arriverait jamais nulle part ne partirait même pas. On ne se met pas en route si la déroute est permanente. Les mystiques de la carotte, donc, n'ont pas entièrement tort, mais ils n'ont que partiellement raison. Car le nomade montre qu'il est possible de se mettre sensément en route tout en n'escomptant pas s'arrêter quelque part à tout jamais. Loin d'être fait d'une errance absolue, le nomadisme (re)connaît des enracinements relatifs. Le nomade fait des haltes, mais sait qu'en définitive toute oasis n'est qu'un mirage qui retournera un jour dans le sable mouvant d'où il est sorti. Il passe d'étape en étape, tout en sachant que seul le passage est permanent. S'il apprécie des campements, il sait que se fixer à demeure est un leurre. Pour le nomade véritable, c'est le cheminer qui compte. Le vrai Moïse, non pas celui revu et corrigé par des scribes sédentaires<sup>13</sup>, croyait-il à la Terre Promise comme la solution miracle à la quête d'une identité authentique ? Une fois foulée au pied, l'herbe palestinienne s'est-elle révélée nettement plus verte que la pharaonique ? La nostalgie du désert hantera longtemps l'âme d'Israël et non pas celle des seuls Rékabites. Et qui encore de nos jours, au milieu des divertissements citadins (Pascal), ne sent pas coupable d'avoir abandonné Drogo à ses ronds incessants face aux Tartares de Buzzati, insaisissables, mais aussi interpellants que l'Autre de Levinas ?

N'embellissons pas trop néanmoins la condition effective des nomades de l'histoire... responsable entre autres pour la muraille de Chine ! Les nomades n'ont pas été toujours tendre entre eux et encore moins envers des sédentaires. En position de faiblesse, leurs rapports à autrui avaient lieu selon une logique de la ruse. En position de force, ils dictaient leur loi aux populations sédentaires qui n'arrivaient pas à s'organiser en face de ses prédateurs mobiles – qui, s'ils venaient à se sédentariser (comme les Turcs, les Mogols et autres Manchu) se montraient plus sédentaires que les sédentaires eux-mêmes ! Car c'est le droit au sol des sédentaires et leurs revendications d'un *Lebensraum* « propre » qui est à la base des pires des purifications ethniques – dont les peuples nomades font, (in)justement, les frais.

\* \*  
\*

Notez que nous parlons du peuple nomade plus que de la personne nomade. Car en dépit de la figure littéraire<sup>14</sup> du nomade solitaire qui fascine et effraie à la fois, le sédentaire – le Juif errant, Don Quichotte, la Bohème... - le nomade est solidaire. Les nomades ont même tendance à se retrouver tous ensemble régulièrement pour célébrer ou régler des causes communes. Mais ces réunions (que les spécialistes appellent amphictyoniques) bien que rassembleuses, n'obéissent pas à la logique « ecclésiale » propre au Projet sédentaire. Le mot « église » venant du verbe grec « rassembler », nous ne parlons ici de l'Eglise ou des églises, que dans la mesure où elles représentent le cas limite de la Cité sédentaire. Le Marché se voit et se veut tout aussi rassembleur que n'importe quelle Eglise. Par définition sociologique, l'idéal propre à toute église est de sédentariser tout le monde en son sein. Il s'agit d'un idéal-type, mais vers lequel les réalités ecclésiales existantes dont il est extrait par analyse, tendent foncièrement. La Chrétienté occidentale diffère manifestement de l'Umma musulmane et toutes les deux prennent leur distance à l'égard d'une Organisation Mondiale laïque. Mais tous les phénomènes sociohistoriques de ce grand gabarit-là obéissent à la même intentionnalité fondamentale : mettre tout le monde au même pas, *manu militari* si nécessaire, à l'intérieur d'un seul et unique Projet Global. C'est pourquoi, sociologiquement parlant, le Projet d'une certaine Science paraît encore plus foncièrement « ecclésiale » que l'Eglise même de la Scientologie. En effet, la fixation fondamentale des esprits dans un espace-monde régi par les lois de la Raison et du Marché, équivaut à la fin de cette liberté radicale des esprits prophétiques, qui tout en étant dedans, nomadisaient au dehors<sup>15</sup>.

On ne bouge plus ! Ce mot d'ordre de l'Ordre ecclésial vaut aussi sinon surtout pour le mental. Rien de plus éphémère que les rassemblements (pour ne pas dire les « églises ») des premiers chrétiens. En pèlerins, ils devaient les vivre comme les derniers bivouacs avant d'entrer dans le millénaire. Ce n'est qu'en sortant des catacombes que ce mouvement sectaire, acéphale et anarchique, devient, sociologiquement parlant, une Eglise,

---

<sup>13</sup> On n'a guère d'écho direct de ce que le nomade a pu dire de et pour lui-même. Il arrive souvent que les renseignements et les enseignements relatifs aux périphériques pour ne pas dire les perdants de l'histoire, sont le fait des écrivains au service des sédentaires hégémoniques. Les quelques relents nomades de l'imaginaire biblique ne l'empêche pas d'être massivement sédentaire : au Ciel, comme sur Terre, la Cité de Dieu (même dissociée « della Città del Vaticano ») ne ressemble en rien à un minable campement de nomades pouilleux !

<sup>14</sup> Et puisque nous parlons de littérature, notons que les utopies (pas plus que les mondes que font miroiter les futurologues) ne sont jamais très mouvantes, mais prennent souvent la figure de républiques insulaires aux institutions et aux idéologies parfaitement figées.

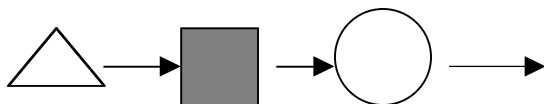
<sup>15</sup> Le Jésus d'un Belo (Lecture matérialiste de l'Evangile de Marc, Paris, Cerf, 1974) incarne encore pour moi cette liberté de distanciation à l'égard de la spiritualité sédentaire bien au-delà des péripéties de la piété purement personnelle.

dont les autorités émergentes se mettent à bâtir des églises qui seront desservies par des clercs incardinés sur place – on ne sort plus de ses gonds ! – et insérés dans les structures diocésaines de l’ancien empire romain. Grâce à l’imposition d’un vœu de stabilité, le pouvoir tridentin réussit enfin à endiguer le flot incessant de clercs vagabonds, de frères mendiants et autres prédicateurs péripatétiques qui avait inondé l’Europe, pendant des siècles, de notions nomades qui faisaient trop de vagues pour les officiers chargés des stabilisateurs de la barque de Pierre<sup>16</sup>. Pas de remous, vient de rappeler le Cardinal Ratzinger aux membres de l’équipage, autrement vous allez vous trouver hors bord, ballottés sans cesse au gré des courants contradictoires qui ont pour nom l’Anglicanisme, le Protestantisme. Pire encore, ajouterait le Cardinal Archevêque de Bologne, vous pourriez vous trouver à la dérive sur les radeaux d’une Méduse musulmane ou sur les planches de ce qui reste du paganisme d’antan ou de celui qui s’annonce pour demain.

Ce genre de Projet, universellement rassembleur, a beau se dynamiser de nos jours sous forme d’un Progrès indéfini, il n’est pas moins sédatif et sédimentaire que ses prédécesseurs, plus explicitement ecclésiaux. Car le Progrès se bâtit sur des assises, justement<sup>17</sup>, aussi solides que substantiellement significatives. Peu importe qu’il s’agisse de salut ou de santé, quand ce qui compte c’est qu’ils soient identiquement disponibles pour tous les citoyens du monde. En quoi « Le Développement durablement à la portée de tous » diffère-t-il de l’Eternité divine qui sera réalisée, selon St. Paul, lors de la conversion du dernier juif ? Car dans les deux cas il s’agit d’individus qui se sauvent grâce à des contrats nominatifs et définitifs conclus avec le Destin ou Dieu.

\* \*  
\*

Deux schémas pourraient camper le contraste entre ces deux figures irréductibles de la mobilité<sup>18</sup>. Dans le premier, le nomade passe de lieu en lieu sans se référer à un lieu fixe, à une destination définitive. Il ne fait que passer. Mais le devoir qu’il se fait de ne jamais s’installer définitivement ne veut pas dire qu’il se montre toujours mécontent et mal à l’aise dans les lieux où il a pu temporairement se retrouver. Que du contraire ! Le nomade, solidaire des siens, peut s’attarder en leur compagnie si une halte leur paraît particulièrement propice. D’où dans notre schéma le carré gris. Pour plagier Luther, le nomade proclame à tout instant « pour le moment, j’y suis et j’y reste ! » Loin que tout soit absolument relatif, les valeurs et les visions du lieu où le nomade se retrouve actuellement font figure de relativement absolu<sup>19</sup>. Nomade, autrefois, j’ai pu me retrouver Papou heureux dans un triangle polygame, aujourd’hui je me trouve relativement bien dans mon carré nucléaire (papa, maman et 1,7 enfants) tout en reconnaissant néanmoins que je pourrais me retrouver en transit vers un avenir circulaire où la maîtrise biotechnologique de la procréation aura rendu toute forme de famille reconnue jusqu’alors, nulle et non advenue.



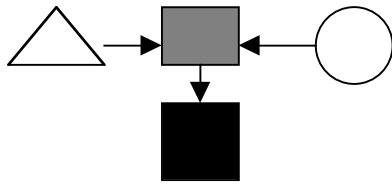
Le sédentaire par contre n’accepte pas qu’on puisse être sans un Réel de Référence Absolu. Pour éviter que tout ne soit en mouvement culturel permanent, il projette hors culture une (sur)nature, qui lui semble incarner le Sens, aussi Substantiel que Stable, de l’aventure humaine, mais qui, aux yeux du nomade, paraît n’être que la culture sédentaire, absolutisée sous forme d’un objectif objectivé. En effet le sédentaire tend à prendre sa culture contemporaine pour le but absolu que toutes les cultures doivent cibler. Ainsi non seulement aimerait-il voir les nomades, errant à droite et à gauche, le rejoindre à demeure, mais il se sent mandaté par le Dieu de la Révélation et/ou le Destin de la Raison, d’obliger ces esprits erronés, ces sociétés tangentés, à se stabiliser à tout jamais dans la direction décisive vers la (sur)Nature que sa culture a prise.

<sup>16</sup> H. Waddel, The Wandering Scholars, London, Penguin, 1954 (1927) et B. Geremek, Les fils de Caïn : Pauvres et Vagabonds dans la littérature européenne (XVe-XVIIe siècle), Paris, Flammarion, 1991 (1980), « on tolérait le mendiant, on haïssait le vagabond » M. Mollat, Les Pauvres au Moyen Age, Bruxelles, Complexe, 1992 (1978).

<sup>17</sup> Pour la génération qui a peut-être perdu son latin et surtout pour celle qui n’en a jamais eu, rappelons la racine \*sed à l’origine de toute cette famille de termes qui vont de sédiment à sédentaire en passant par tout ce qui est (as)sis.

<sup>18</sup> Ils sont explicités en long et en large dans Amateurs de chiens à Dakar : plaidoyer pour un interprétariat anthropologique, Paris/LLN, L’Harmattan/Academia, 1998.

<sup>19</sup> Cf. notre « De l’absolument relatif au relativement absolu », MAUSS, 13, 1999, pp.184-200.



Que le triangle représente la polygamie papoue ou l'astrologie occidentale, que le cercle articule le polythéisme patagon ou l'alchimie européenne, peu importe, désormais la culture catholique et/ou scientifique sait qu'elle seule a emprunté ou a été mise sur l'unique chemin qui mène infailliblement vers un Arrêt définitif dans un Absolu (sur)naturel. Les cultures non carrées ne peuvent pas divaguer en permanence comme bon leur semble, mais doivent, du moins si elles veulent survivre, se rallier au pôle fixe de la Modernité mondialisée. Le sédentaire se (re)présente comme le seul à s'être rendu définitivement au-delà de l'idéologique. Le carré noir de la Révélation permet au missionnaire catholique classique de faire le tri au sein des religions païennes entre ce qui surnaturellement sain et ce qui est intrinsèquement idéologique et donc indigne aussi bien de la nature humaine que de la volonté divine<sup>20</sup>. Le carré noir de la Raison permet au militant laïque d'écarter du chemin montant de la science objective tout obstacle subjectif ou purement idéologique.

Pour le dire autrement, le nomade assume volontiers le point zéro de l'idéologique là où le sédentaire s'imagine pouvoir échapper à toute idéologie. De même que pour un croyant du gabarit d'un Ratzinger le noyau dur de la Foi n'a rien d'idéologique, ainsi pour un grand scientifique comme Changeux, la Science échappe pour l'essentiel à toute idéologie<sup>21</sup>. Ce parallélisme entre un religieux notable et un laïc notoire peut surprendre. Mais dépôt ou direction, quand le *semper idem*<sup>22</sup> est sédentaire, c'est du pareil au même. Avec tout le respect qu'un nomade doit à ces sédentaires hors pair, il se pourrait non seulement qu'ils se trompent épistémologiquement, mais que leur engagement enthousiaste pour leurs vérités respectives les aveugle à l'enjeu fondamental du pouvoir qui sépare le nomadisme de la sédentarité. Ricoeur, s'appuyant sur les travaux anthropologiques de C. Geertz a bien vu que « ce ne serait, à la limite, que dans des sociétés sans structure politique hiérarchique, et en ce sens sans pouvoir, que l'on risquerait de rencontrer le phénomène nu de l'idéologie comme structure intégrative en quelque sorte innocente. L'idéologie, en définitive, tourne autour du pouvoir<sup>23</sup>. » Recodée dans mes propres grilles cela donne « nomade : sédentaire :: autorité : pouvoir ». Par « autorité nomade » j'entends une compétence personnelle, congénitale et/ou acquise, dont l'efficacité est à ce point empiriquement évidente, que des acteurs moins expérimentés peuvent trouver dans leur intérêt d'acquiescer. Chez les Pygmées, par exemple, un chasseur qui rencontre souvent du succès sera suivi par ses compagnons, mais s'il jouit d'une certaine autorité sur eux, il n'a aucun pouvoir de les commander de faire obligatoirement quoi que ce soit. Le pouvoir sédentaire, par contre, tend vers un absolu totalement déconnecté de tout ancrage pragmatique, redevable au seul Absolu : le Roi Sacré et tout puissant n'a de compte à rendre qu'à la divine Omnipotence ; le Souverain Pontife n'est pas infaillible parce que suprêmement intelligent, mais parce que Dieu le veut<sup>24</sup>.

Il s'agit d'un contraste idéal-type. Ce qui veut dire que sa portée philosophique, tout en pouvant s'appuyer sur une plausibilité phénoménologique certaine, ne peut pas être ébranlée par l'existence empirique de l'un ou l'autre cas qu'on imagine contradictoire. Les peuplades sur lesquelles P. Clastres<sup>25</sup> s'est basé pour formuler sa théorie d'un choix de société sans pouvoir se rapprochent aussi de l'idée que je me suis fait de l'état nomade. Que des peuples qu'on dit communément nomades puissent, même en dehors des péplums du genre « Laurence

<sup>20</sup> Pour un « bon » exemple de cette prétention magistrale de pouvoir discerner infailliblement le mauvais chez l'autre en fonction de ce qui bien chez soi cf. H. Rahner, Mythes grecs et mystère chrétien, Paris, Payot, 1954 – une thèse qui est loin d'avoir convaincu les experts non-chrétiens des phénomènes ainsi discriminés cf. pour une critique de Rahner, Moses I. Finley, On a perdu la guerre de Troie, Paris, Les Belles Lettres, 1989, chp.XIV.

<sup>21</sup> C'est l'impression du moins qu'on peut retenir de son dialogue avec Ricoeur Ce qui nous fait penser. La nature et la règle, Paris, Odile Jacob, 1998.

<sup>22</sup> Si je puis me permettre une allusion pour les connaisseurs – on sait tout le poids du contraste établi entre le *idem* et l'*ipse* par Ricoeur, la « mêmété » représentant la substantialisation sédentaire du soi et l'ipséité mouvante d'une identité récitante (Soi-même comme un autre, Paris, Seuil, 1990).

<sup>23</sup> P. Ricoeur, La mémoire, l'oubli, Paris, Seuil, 2000, p.101.

<sup>24</sup> Dans « Anarchie et Christianisme » (Contrepoint, 15, 1974, pp.157-188) J. Ellul m'a convaincu que le Dieu de la Bible a horreur de tout pouvoir... ce qui rend tout compromis, même historique, entre l'Eglise et l'Etat, plutôt équivoque d'un point de vue évangélique.

<sup>25</sup> Recherches d'anthropologie politique, Paris, Seuil, 1980.

d'Arabie », avoir connu un pouvoir du type patriarcal, ne peut pas porter directement atteinte à la crédibilité critique de notre concept d'une intentionnalité nomade, seule capable de pousser l'humanité en permanence au-delà de la sédimentation idéologique des identités sédentaires.

Mais c'est non seulement le lien organique entre la stabilisation sédentaire et le totalitarisme tyrannique que le nomade voit dans l'histoire, le pouvoir lui semble foncièrement solipsiste. Quand un Tout concentre tout le pouvoir d'un Tout dans un seul et unique personnage consacré<sup>26</sup>, cela va de pair avec une monadisation certaine des membres de la masse sédentarisée. Le pouvoir en voie d'absolutisation abhorre l'associatif. Car, à l'insu même des associés, s'associer librement peut vite tourner en mouvement de libération. (Tant les empereurs de Rome que d'Addis Abeba ont sévi contre des simples associations qui ne visaient qu'à bien ensevelir leurs morts.) Le pouvoir tolère des manifestations de masse, mais préfère, et de loin, n'avoir affaire qu'à des sujets alignés en atomes anonymes. Les dictateurs de l'histoire ont rêvé de réaliser deux choses qui ne font qu'un : posséder tout le pouvoir à titre personnel et réduire les citoyens au statut de monades, minimalement mais suffisamment contents pour ne pas songer à s'unir. Plus le magistère s'identifiait au pouvoir pontifical, plus le salut des fidèles devenait une affaire spirituelle et subjective : notre Sainte Mère l'Eglise ne voyait pas pourquoi les enfants de Dieu le Père se regroupaient autrement qu'afin de prier ensemble pour le bonheur éternel de leurs âmes respectives. De leur côté, pour les maîtres de la mondialisation, idéalement le Marché fonctionne au mieux et pour le mieux quand les acteurs qui y prennent place le font « librement », sous forme d'un contrat individuel. Dans leur grande bonté, mais surtout pour préserver et promouvoir la stabilité d'un système qui joue en faveur de leurs intérêts sédentaires, les Grands Malades qui nous gouvernent projettent une allocation universelle pour les handicapés incapables de profiter personnellement de la manne mercantile.. L'allocation universelle n'est pas faite pour que les allocataires puissent aller de l'avant ensemble bien au-delà de l'ordre établi par ses généreux donateurs – elle vise tout au plus à permettre des déplacements limités au-dedans du système, mais pas à son remplacement même. Rien de commun avons-nous dit entre la liberté de mouvement nomade et la mobilité (des managers ou des masses) de sédentaires de la modernité. Il ne faut pas confondre l'individualisation nomade et l'individualisme sédentaire<sup>27</sup>. Nomade mais pas monade !

\* \*  
\*

Le pouvoir établi a toujours cherché appui auprès des sédentaires spéculatifs ayant la même horreur que lui du flou et du flux. Et le Stagirite fut le plus sédentaire des philosophes et aussi le moins subversif. Voyons d'abord en quoi l'aristotélisme joue le jeu du pouvoir. Grâce en effet à sa notion clef de l'abstraction substantialiste, les autorités établies des cités humaines (peu importe qu'elles aient été dictatoriales ou qu'elles soient démocratiques), ont pu traiter d'accidentel (et dans les deux sens du terme), ce qui est « essentiel », à savoir la singularité mouvante des « choses » concrètes. Ayant bien appris la leçon de son maître, Alexandre, au nom de la Nature même de la Cité Grecque ut sic et en soi, a pu réduire les différences entre les cités grecques (défendues par ces nomades de l'esprit que furent les Sophistes<sup>28</sup>), à un néant épiphénoménal. Faute de marbre de qualité, on pouvait se rabattre sur la pierre locale. Mais il ne pouvait pas être question de modifier Le Modèle par excellence. Ayant réussi à transformer un mouvement sectaire qui partait dans tous les sens, en une église en bonne et due forme, le Vatican a vite fait de cadencasser, non seulement la substance d'un cadeau divin (le *depositum fidei*), mais jusqu'à la qualité essentielle de son emballage. Faute de maintenir même des harmoniums en état, les Africains allaient devoir recourir à leurs tambours ancestraux. Mais il ne pouvait jamais

---

<sup>26</sup> Qui est souvent, si on me pardonne l'expression, un sacré con, puisque manipulé par sa curie – ce qui ne change rien à la nature concentrationnaire du pouvoir qu'il symbolise.

<sup>27</sup> Feu mon maître, Sir Edward Evans-Pritchard, fut très frappé à la fois par les forts caractères individuels de « ses » Nuer, mais aussi par l'indifférence hautaine qu'ils manifestaient envers tout ce qui faisait les joies matérielles des sédentaires. Les sédentaires de tous les temps ont éprouvé du mal à sympathiser du dedans avec le refus net que des interlocuteurs nomades ont pu opposer à l'offre de choses qui leur paraissent substantiellement supérieures – les Musulmans n'ont jamais compris ce qui a motivé les Les montagnards paléonigritiques (J.-Cl. Froelich, Paris, ORSTOM, 1968) à fuir l'Islam en se réfugiant dans les régions montagneuses de l'Afrique de l'Ouest, les jésuites qui avaient tout fait pour sucrer la pilule évangélique ne pouvaient qu'attribuer au diable le refus des Chinois de l'avalier (J. Gernet, Chine et christianisme : action et réaction, Paris, Gallimard, 1982), les missionnaires de la mondialisation traitent de Luddites attardés les peuples qui au lieu de se contenter d'être non-développés, disent carrément Non ! à un développement qu'ils voient comme une occidentalisation de leur monde (Latouche).

<sup>28</sup> Les sophistes n'étaient pas tant les sceptiques corrosifs qu'ils sont devenus à nos yeux que des acteurs sociaux sensibles à la singularité des choses et des situations (pour leur réhabilitation cf. J. de Romily, Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès, Paris, de Fallois, 1988).

être question de reléguer La Messe à un rôle accessoire<sup>29</sup>. Fortes de la même distinction aristotélicienne entre une substance foncièrement saine en dépit d'éventuels dérapages superficiels, des institutions qui se croient mandatées par Dieu et/ou le Destin pour défendre la Vérité objective (parce que (sur)naturelle), peuvent imaginer que l'intolérance dont elles ont pu faire preuve ne représente qu'un regrettable accident de parcours, là où, en fait, l'intransigeance fait partie intégrante de leur identité intentionnelle. Une église qui ne se montrait pas en dernière instance inquisitoriale, manquerait à son devoir idéologique. Et nous ne parlons pas de la seule Inquisition Catholique. Le haut clergé de la plupart des organisations internationales continue à croire que le prix du Développement peut être payé autrement que par des hommes au chômage, des femmes au travail et les enfants dans les mines. Ce sont là autant de phénomènes que les idéologues du néolibéralisme considèrent comme des maladies de jeunesse capitaliste, là où, de toute évidence, ils définissent la réalité même du seul développement effectif que l'humanité a connu, à savoir celui de la croissance économique d'une overclass hégémonique et la dignité décroissante de tout le reste du monde (au mieux, réduit au statut de consommateurs béatement inconscients et, au pire, à l'esclavage).

Mais l'instrumentalisation politique de la pensée d'Aristote n'est rien à côté du soutien fondamental que sa philosophie apporte au Projet de Société Sédentaire<sup>30</sup>. En faisant de tout mouvement le résultat d'une impulsion extrinsèque et violente, Aristote privilégie la tendance primordiale de toute chose à trouver du repos dans son lieu propre. (D'où d'ailleurs l'identification onto-épistémologique qu'il fait, d'un côté, entre le nom et la nature (essentielle), et, de l'autre, entre le verbe et une action accidentelle, purement adventive<sup>31</sup>.) Fort de l'appui d'Aristote & Cie, le sédentaire, sans être (du moins pas nécessairement) un arriviste ou un parvenu, croit non seulement qu'on peut définitivement arriver, mais que parfois et surtout pour l'essentiel, on a déjà abouti absolument. Pour les Chrétiens, Dieu a dit son dernier mot en Jésus. La Fin de l'Histoire (du moins religieuse) a déjà eu lieu sur la Croix et pas lors de la Chute du Mur (n'en déplaise à Fukuyama). J'ai encore à rencontrer un homme d'Eglise prêt à imaginer qu'un activateur d'énergie humaine plus adéquat au changement de climat culturel que Jésus, pourra (par la grâce de Dieu ou la force du Destin) surgir à l'horizon de l'an 3000. Puisque Mahomet représente le sceau des prophètes, les Musulmans ne sont pas moins fixés sur le sort définitif de l'humanité que leurs frères du monothéisme chrétien. Mais ce ne sont pas les seuls religieux qui ont pris le pli définitif du sédentaire. Je n'ai pas croisé sur mon campus universitaire de psychanalyste qui prévoit un jour où le freudisme ne serait plus qu'un mauvais souvenir ou de physicien qui projette un paradigme radicalement poststeinsteinien.

*Eppur si muove* – malheureusement pour le sédentaire qui aimerait bien que ça s'arrête (ou qui croit que ça s'est déjà arrêté ou que ça s'arrêtera bien un jour), ça a l'air de vouloir continuer en permanence et pour toujours. Et si (n'en déplaise à Parménide) tout bougeait (Héraclite) ? Et si le Multiple et pas l'Un était primordial ? Et si, loin de tomber sur les choses du dehors, le mouvement était leur « dedans » même (Teilhard de Chardin et Ruyer<sup>32</sup>) ? Et si l'être était élan (Bergson) ? Et si *esse* était *fieri* (Fessard) ? Et si le *primum movens*, au lieu d'être immobile était lui-même mouvement perpétuel (Bruno, Whitehead<sup>33</sup>) ? Et si notre identité était faite de et par cette inquiétude intentionnelle qui depuis le *cor inquietum* d'Augustin ne cesse de hanter les esprits jusqu'à nos jours avec Husserl, Blondel, Maréchal<sup>34</sup> ? Et s'il y avait des bifurcations incessantes et chaotiques non pas à

---

<sup>29</sup> Et pourtant, comme nous avons pu le suggérer (1973) l'absence, dans pas mal de cultures africaines, d'une valorisation du type judéo-occidental de la commensalité a fait, entre autres, que les nouveaux mouvements religieux du continent n'ont que très rarement privilégié le repas eucharistique, se concentrant, au vu de leur préprogrammation ancestrale, sur la liturgie de la parole, la prière charismatique et les cérémonies de guérison.

<sup>30</sup> Ailleurs j'ai distingué le Projet Global qui informe de son cachet les projets particuliers, ponctuels qui l'article (« Projet et projets », Cahiers du CIDEP, n° 7, 1989).

<sup>31</sup> C'est le piège propre à l'indo-européen : l'ambiguïté de parler d'une nature humaine/sujet qui évolue/verbe devient apparent quand on pense à l'absurdité de toutes nos expressions qui dissocient une chose de la pluie du fait de pleuvoir (il pleut, it is raining, er regnent, (la pioggia) piove...) pour ce qui ne peut être qu'un processus – la pluviation (comme l'ont bien compris entre autres les indiens Hopi pour qui l'idée d'humanisation d'un Teilhard de Chardin crèverait les yeux).

<sup>32</sup> La gnose de Princeton, Paris, Fayard, 1974.

<sup>33</sup> Si je parle ni de Hegel ou de Marx, c'est qu'il y a une dialectique (idéaliste ou matérialiste) qui, dans la mesure où elle aboutit à un Arrêt Absolu, n'est pas moins sédentaire que la plus téléologique des théologies. Le retour éternel au cœur de la Weltanschauung de Nietzsche le rend en définitive tout aussi sédentaire que le bourgeois chrétien qu'il exérait.

<sup>34</sup> L'œuvre pionnier du jésuite belge, à l'origine de l'ontologie ouverte à partir d'une identité itinérante plus qu'itérative, et qu'on m'avait enseigné dans les années soixante, même à la Gregorienne, vient d'être remis à l'ordre du jour au moins de la philosophie pérenne, dans un ouvrage collectif qui m'a particulièrement interpellé:

Sens Unique, mais en direction du cosmos, souvent plus complexes (Morin), mais pour finir tout simplement successives (Prigogine) ?

Dans la philosophie pérenne il y a, (comme l'aurait dit Wittgenstein), « un air de famille », à la limite de l'inceste, entre la substantialisation et la sédimentation, la stratification, la solidification, la stabilisation, la sédentarisation, pour dire, avec tout ce qu'elle implique de droit sanguinaire au sol foncier, d'entrées et de sorties bien réglementées en fonction des degrés de pureté (ethnique ou idéologique, peu importe). Ce qui frappe par contre chez les nomades, c'est l'étonnante élasticité de leur organisation<sup>35</sup>, la facilité avec laquelle des éléments étrangers peuvent y trouver place. Ce contraste entre nomade et sédentaire se remarque déjà au niveau des formes même de la communication. Les Pygmées (évidemment sans l'appui d'instruments lourds) tout en paraissant chanter chacun pour lui-même, produisent des polyphonies harmonieuses et inédites, là où des chœurs citadins ne peuvent guère se produire en public si ce n'est en suivant des partitions sous la baguette d'un directeur et accompagnés par des orchestres impressionnants.

L'espace nous manquant, voyons la bifurcation nomade/sédentaire au niveau de seule expression intellectuelle. Le savant nomade affectionne le dialogue dialectique, son discours divague, fait des détours, son parler part dans tous les sens, fait même des retours en arrière, il s'appuie sur des anecdotes, des analogies, des métaphores vives (Ricoeur) et préfère écrire des articles à des gros bouquins. Le scientifique sédentaire, par contre, privilégie une prose sobre, dépouillée de toute poésie, il se sert d'un langage standardisé, a recours à des termes abstraits, univoques et universels et, dans les immenses traités théoriques où il consacre la quintessence de ses pensées profondes, la progression n'est que pédagogique, parce que le sédentaire, étant déjà arrivé, sait d'avance où il veut, essentiellement et exactement, en venir.

Mais non seulement ça se meut, ça se meurt aussi. C'est devant la mort plus que devant le mouvement que la bifurcation entre nomade et sédentaire a lieu.

*Eppur si muore* – le nomade n'est pas convaincu, s'il s'agit du Même (*idem*) qu'il faille remplacer l'immobilisation définitive (de l'Être ou du Néant, c'est du pareil... au Même) par la mobilité indéfinie. Pour lui, de toute évidence, non seulement ça bouge, mais ça meurt. Le fait que les fins intermédiaires qui le satisfont momentanément puissent être aussi des fins définitivement finies, ne le dérange pas outre mesure. Quand cet Univers-ci semble nomadiser entre les deux Néants du Big Bang initial et du Big Crunch terminal, ce ne sont pas les trajectoires nettement plus finies des espèces vivantes, la sienne incluse, qui démobiliserait l'esprit nomade. Puisque nous sommes, « être ou ne pas être » n'est pas tant la question que ce que « être humain » peut bien être en définitive. Or si tant le sédentaire que le nomade seraient désormais d'accord<sup>36</sup> pour définir l'identité personnelle comme répondant à une inquiétude intentionnelle, aussi profonde que permanente, le premier ne croit pas qu'on puisse être transcendant sans Être Transcendant, là où le second n'en sait strictement rien, mais fait comme s'il devait se passer de la Vie ou du Vide éternels. Pour ne pas compliquer le débat identifié par certains à Dieu, par d'autres à la Vie ou au Vide éternels). Ne compliquons pas trop le débat en télescopant l'Être Subsistent avec l'un ou l'autre des Symboles Suprêmes (le « Dieu » des monothéistes inclus) que des sociohistoriques spécifiques ont cru crédibles. Le nomade n'est pas nécessairement un athée ni même un

---

P. Gilbert (éd.), Au point de départ : Joseph Maréchal entre la critique kantienne et l'ontologie thomiste, Bruxelles, Lessius, 2000.

<sup>35</sup> Mauss décrit comment la famille esquimau de grande en hiver devient nucléaire en été – avec toutes les conséquences que cela peut avoir sur le comportement entre autres sexuel : « promiscue » en décembre, « puritaine » en août ! « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos. Etude de morphologie sociale », Sociologie et Anthropologie, Paris, PUF, 1966, pp.389-477. Sur la perméabilité de la société Pygmée on lira C. Turnbull, Wayward Servants : the two worlds of the African Pygmies, London, Eyre & Spottiswoode, 1966. Le campement nomade n'a rien de commun avec le camp de concentration, l'individu y entre et en sort comme bon il lui semble – il jouit de la même liberté de mouvement qu'un hippy à l'égard de sa commune. La bande pygmée ne ressemble à rien moins qu'un ghetto sectaire. Cela nous amènerait trop loin ici, mais il y aurait lieu de remarquer que le symbole suprême des nomades est tout aussi flou et flottant que ses fidèles et leur milieu mouvant, là où son homologue sédentaire fait figure d'un vieux patriarche, au mieux moralisateur militant, au pire, matraqueur méchant, siégeant, c'est le cas de le dire, sur un trône, immobilisé au Ciel.

<sup>36</sup> Comment ne pas l'être quand depuis le *cor inquietum* d'Augustin aux descriptions et définitions dynamiques d'un Husserl et d'un Heidegger, d'un Blondel et d'un Bergson, d'un Sartre et d'un Mounier, en passant par l'*intentio intendens omnia* de Thomas d'Aquin, tout porte philosophiquement à croire que l'homme se projette en permanence à partir de son présent, objectivant l'objectivable et laissant derrière lui l'objectivé ? Mais cette auto-organisation du soi (Morin) n'a pas à se faire nécessairement en ordre téléologique (et encore moins théologique), un régime téléonomique (où on se donne ses raisons d'être chemin faisant) semble pouvoir suffire.

agnostique. A la limite, il peut concéder l'existence d'un Autre Absolu, d'un *Primum movens immobile*. Il se demande tout simplement si le *Te* d'Augustin<sup>37</sup>, le Tu de Buber, le Visage interpellant de Levinas, si l'Autre Transcendant **peut** nous faire aboutir à Lui en nous faisant traverser le seuil du mouvement temporel à l'essor éternel.

Les théologiens de ma jeunesse scolastique (hollandais surtout !) avaient déjà suggéré que le problème du mal du monde (sinon celui du mal moral, la méchanceté humaine) soit, en grande partie, un faux problème. Car dans la mesure où dès que Dieu avait décidé de créer un monde matériel, la loi de la jungle aussi bien que les tremblements de terre et autres tornades (sans invoquer la responsabilité humaine pour le réchauffement climatique ou la désertification du Sahel) étaient incluses inéluctablement dans le prix<sup>38</sup>. Or même spiritualisée<sup>39</sup>, la matérialité humaine<sup>40</sup> qui nous meut ne paraît pas pouvoir d'elle-même nous mener au-delà de la mort, mais nous condamne à l'arrêt définitif de la mort. Le nomade des ethnographes se déplace avec le strict minimum vital. De même, l'esprit du nomade épistémologique ne s'encombre pas du maximum de bagage métaphysique. Là où le sédentaire partirait s'il pouvait avec sa salle de bain, le nomade, nominaliste, se contente du rasoïr d'Occam : et si la transcendance transhumante pouvait se faire sans Transcendant ? Pour finir la pensée nomade serait la seule pensée strictement anthropologique dans la mesure où elle se meut *in medias res*. Le nomade se sait incapable d'imaginer l'Infiniment grand et l'infiniment petit (Pascal). Le sédentaire, par contre, prétend pouvoir aboutir objectivement, que ce soit théologiquement ou cosmologiquement, bien au-delà de la simple subjectivité humaine. Cette prétention sidérale<sup>41</sup> du sédentaire ne peut que sidérer la retenue du nomade.

\* \*  
\*

Notre méditation anthropologique sur la mobilité humaine a oscillé entre deux pôles, le nomadisme et la sédentarité. Pour certains (à supposer que tout le monde n'a pas abandonné notre caravane conceptuelle depuis belle lurette !) il y aurait de l'abus en l'air. Les vrais nomades et les sédentaires authentiques ne se reconnaîtraient nullement dans cette pure allégorie factice. Et pourtant... Sans vouloir attribuer aux acteurs l'entière responsabilité de mes élucubrations<sup>42</sup>, l'abc de l'approche psychosociologique me fait croire que « milieu et mentalité » vont de pair, que « lieux, logiques et langages » font système. Que le nomade ne soit pas un peu nominaliste ou que le sédentaire ne soit pas teinté de substantialisme relèverait du miracle anthropologique. Sans doute le nomadisme en tant que mode de production et de reproduction sociohistoriquement spécifique est sur le point de disparaître des options et des optiques plausiblement à la disposition de notre espèce en marche. (A moins qu'un de ses cataclysmes apocalyptiques dont Hollywood est friand ne survienne remettre le nomadisme en vigueur.) Le tout est de reconnaître que si l'humanité cessait de nomadiser en esprit (sinon selon cet Esprit qui souffle où il veut et surtout pas là où veut le sédentaire) elle cesserait tout court. Sans mobilité marginale et mutante, la masse humaine mourrait d'une overdose de monodirectionnalité (Marcuse). Ce qui a fait la force de l'humanité jusqu'ici fut son dynamisme expansif. S'il est vrai que le fait pour l'espèce de se trouver désormais un peu serrés sur la surface de la planète, rend tout mouvement matériel de masses humaines problématique, freiner à mort la liberté de mouvement mental serait signer l'arrêt mortel de l'anthropogénèse.

---

<sup>37</sup> On sait que son « *cor inquietum* » se termine en un acte de foi théiste « *donec requiescat in Te* ».

<sup>38</sup> Selon la cosmologie de S. Hawkins (qui est loin d'être la moins crédible actuellement sur le marché) Dieu « n'avait aucune liberté pour choisir les conditions initiales » d'un univers sans bords (Une brève histoire du temps, Paris, Flammarion, 1989, p.212).

<sup>39</sup> Mais, n'en déplaise aux autorités vaticanes, pas au point d'admettre aveuglement (car s'en approcher raisonnablement devient de plus en plus aléatoire), l'existence d'une âme immatérielle et immortelle créée par Dieu à l'instant même de la conception.

<sup>40</sup> La définition classique de la matière *partes extra partes* n'est obtenue que par l'artifice d'une abstraction synchronique. En la remettant en situation sociohistorique on rejoint la description diachronique de l'identité humaine comme un jaillissement continu de hic et nunc qui constituent un flux en avant identitaire, jalonné par la transformation incessante du présent en passé. Mais, comme le dit Ricoeur à la suite de Husserl, puisque « rien n'est constitué sinon le flux lui-même... ni la question de la naissance ni celle de la mort n'ont place ici » (op.cit. La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli, p.135 et 137). On ne saurait mieux campé l'en soi du continuum nomade, sans commencement et sans fin.

<sup>41</sup> En hommage à Giordano Bruno dont les mondes infinis ont fait voler en éclats les basses voûtes, aux étoiles fixes, de la cosmo-théologie scolastique (cf. J. Rocchi, Giordano Bruno après le bûcher, Bruxelles, Complexe, 2000).

<sup>42</sup> Pour d'autres, moins excentriques, cf. M. Maffesoli, Du nomadisme : vagabondages initiatiques, Paris, Livre de Poche n°4255, 1997 ou C. Wilson, The Outsider, London, Victor Gollanz, 1956.

La condition humaine n'est peut-être pas nomade, mais le nomadisme est une *conditio sine qua non* de l'humain. L'humanité sera en partie nomade ou elle ne sera plus.

#### Bibliographie

Belo, M. Lecture matérialiste de l'Évangile de Marc, Paris, Cerf, 1974.

Cauvin, J. Naissances des divinités, naissance de l'agriculture, Paris, Flammarion, 1997.

Changeux, P et P. Ricoeur. Ce qui nous fait penser. La nature et la règle, Paris, Odile Jacob, 1998.

Clastres, P. Anthropologie politique. Paris, Seuil, 1980.

de Romily, J. Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès, Paris, de Fallois, 1988.

Ellul, J. « Anarchie et Christianisme », Contrepoint, 15, 1974, pp.157-188.

Finley, M.I. On a perdu la guerre de Troie, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

Froelich, J-Cl. Les montagnards paléonigritiques, Paris, ORSTOM, 1968.

Geremek, B. Les fils de Caïn : Pauvres et Vagabonds dans la littérature européenne (XVe-XVIIe siècle), Paris, Flammarion, 1991 (1980).

Gernet, J. Chine et christianisme : action et réaction, Paris, Gallimard, 1982.

Gilbert, P. (éd.), Au point de départ : Joseph Maréchal entre la critique kantienne et l'ontologie thomiste, Bruxelles, Lessius, 2000.

Hawkins, S. Une brève histoire du temps, Paris, Flammarion, 1989.

Latouche, S. L'occidentalisation du monde, Paris, La Découverte, 1989.

Lee, R.B. & R. Daly (editors). The Encyclopedia of Hunters and Gatherers, Cambridge, CUP, 1999.

Maffesoli, M. Du nomadisme : vagabondages initiatiques, Paris, Livre de Poche n°4255, 1997.

Mauss. M. Sociologie et Anthropologie, Paris, PUF, 1966.

Mollat, M. Les Pauvres au Moyen Age, Bruxelles, Complexe, 1992 (1978).

Rahner, H. Mythes grecs et mystère chrétien, Paris, Payot, 1954.

Ricoeur, P. La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli, Seuil, Paris, 2000.

Soi-même comme un autre, Paris, Seuil, 1990.

Rocchi, J. Giordano Bruno après le bûcher, Bruxelles, Complexe, 2000.

Ruyer, R. La gnose de Princeton, Paris, Fayard, 1974.

Singleton, M. « The peasant priesthood », New Blackfriars, May 1973, pp ;201-208.

« Prêtre ouvrier=Prêtre *ujamaa* ? » Spiritus, 61, 1975, pp.427-436.

« Projet et projets », Cahiers du CIDEP, n° 7, 1989.

« De l'espace local à l'espace mondial : changement d'échelle ou changement d'essence ? » chp. VI in L'Éthique de l'espace politique mondial : métissages disciplinaires, (dir. K-L. Giesen), Bruxelles, Bruylant, 1997.

« De l'absolument relatif au relativement absolu », MAUSS, 13, 1999, pp.184-200.

Amateurs de chiens à Dakar : plaidoyer pour un interprétariat anthropologique, Paris/LLN, L'Harmattan/Academia, 1998.

Testart, A. Les chasseurs-cueilleurs : ou l'origine des inégalités, Paris, Société d'Ethnographie, 1982.

Turnbull, C. Wayward Servants : the two worlds of the African Pygmies, London, Eyre & Spottiswoode, 1966.

Waddel, H. The Wandering Scholars, London, Penguin, 1954 (1927).

Wilson, C. The Outsider, London, Victor Gollanz, 1956.